

Études littéraires africaines

AÏTEL (Fazia), *We Are Imazighen : The Development of Algerian Berber Identity in Twentieth-Century Literature and Culture*. Gainesville : University Press of Florida, 2014, 306 p. – ISBN 978-0-8130-4939-7



Armelle Gaulier

Numéro 43, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040926ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040926ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulier, A. (2017). Compte rendu de [AÏTEL (Fazia), *We Are Imazighen : The Development of Algerian Berber Identity in Twentieth-Century Literature and Culture*. Gainesville : University Press of Florida, 2014, 306 p. – ISBN 978-0-8130-4939-7]. *Études littéraires africaines*, (43), 161–163.
<https://doi.org/10.7202/1040926ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'article suivant, Cécile Jest, s'appuyant sur les romans de Natacha Appanah, Anada Devi et Shehnaz Patel, expose les possibilités et les limites de la théorie postcoloniale. La dernière partie de l'ouvrage traite de contextes littéraires variés : Jennie Balasubramanian, à propos des romans réunionnais, examine le phénomène du marronnage, en considérant que le « mouvement de la Créolité a mis de côté le marronnage comme un événement réducteur n'aboutissant à aucune solution » (p. 249). C. Thirumurugan propose une lecture de *Ru* de Kim Thúy pour montrer combien la diasporisation induit chez le sujet un complexe de dépendance. L'article de Tunda Kitenge-Ngoy porte sur le réalisme merveilleux dans *Les Possédés de la pleine lune* de Jean-Claude Fignolé, inventeur du concept de « spirralisme ». Morgan Faulkner, pour sa part, réfléchit à la conception de l'art du roman chez Patrick Chamoiseau.

Le volume se clôt avec l'exposé très original de David Parris à propos de la littérature de la communauté juive irakienne en voie de disparition, qui est largement méconnue. Il traite notamment du roman de Naïm Kattan, *Adieu Babylone*, et de la cohabitation conviviale des Juifs irakiens au sein de la communauté arabe avant le *Farhoude* (la vague de violence à l'encontre des Juifs de Bagdad, qui avait éclaté en 1941).

En somme, le grand intérêt de cet ouvrage, comme l'écrit Kusum Aggarwal, est qu'« il répond indiscutablement aux attentes d'un lectorat varié d'étudiants et de chercheurs soucieux de pénétrer les arcanes de ces nouvelles littératures qui méritent incontestablement une meilleure audience, en Inde et ailleurs » (p. 17).

■ DIPA CHAKRABARTI

AÏTEL (FAZIA), *WE ARE IMAZIGHEN : THE DEVELOPMENT OF ALGERIAN BERBER IDENTITY IN TWENTIETH-CENTURY LITERATURE AND CULTURE*. GAINESVILLE : UNIVERSITY PRESS OF FLORIDA, 2014, 306 p. – ISBN 978-0-8130-4939-7.

We are Imazighen propose de mettre en lumière le processus de construction et d'affirmation d'une identité berbère, qui concerne à la fois l'Algérie et la France, en retraçant l'histoire de la production littéraire berbère francophone et non francophone des années 1930 à nos jours. Puisant dans une bibliographie très complète, Fazia Aïtel analyse le parcours littéraire et biographique de plusieurs écrivains dont Mouloud Feraoun, Malek Ouary, Djamila Debèche, ou encore Tassadit Imache, Akli Tadjer, Tahar Djaout et Assia Djebar. L'originalité de ce livre réside d'abord dans l'étendue de son corpus,

comprenant aussi bien des œuvres littéraires classiques que des textes de chansons populaires « qui contribuent aussi à la réalisation d'une certaine spécificité culturelle berbère » (p. 57). En outre, l'auteure propose une comparaison audacieuse, mais très pertinente, entre le printemps berbère de 1980 en Algérie et la Marche pour l'égalité et contre le racisme, dite Marche des Beurs, qui a eu lieu en 1983 en France.

Ce corpus élargi a pour point commun l'expérience de l'exil vécue dans un espace transnational. Fazia Aïtel revient tout d'abord sur le « premier témoignage littéraire de l'expérience kabyle de l'exil » (p. 52) que sont les poèmes de Si Mohand ou Mhand. Contraint à l'exil après l'insurrection kabyle de 1871, le poète raconte dans ses œuvres la perte de sa famille et de sa terre. Ces poèmes ont exercé une influence importante au sein du mouvement berbère de France et d'Algérie lorsque Mouloud Mammeri en a publié une traduction en français en 1969. Puis, l'auteure revient sur les figures majeures de la chanson kabyle : Taos Amrouche, exilée en Tunisie avec sa famille, connue pour ses émissions de radio écoutées en Algérie comme en France entre 1950 et 1960, ou encore « la voix de l'exil kabyle » (p. 57), le poète et fabuliste Slimane Azem. Migrant en France à la fin des années 1930, il est banni d'Algérie en 1962 et ses chansons qui critiquent le pouvoir algérien, très connues dans la diaspora, sont aussi diffusées en Algérie. Ainsi, selon Fazia Aïtel, « la chanson kabyle a joué un rôle essentiel dans le renouveau de l'identité berbère et des revendications des droits en Algérie et aussi en France » (p. 120). C'est notamment le cas de « la nouvelle chanson kabyle » des années 1970, inspirée par la musique folk des États-Unis, la chanson la plus connue étant « *A Vava Inuva* », berceuse chantée par Idir sur des paroles du poète Ben Mohammed. L'auteure rappelle que c'est Idir qui permit au chanteur Matoub Lounès, héritier de la chanson politique algérienne, dont elle dresse un portrait critique intéressant, de se faire connaître à Paris puis en Algérie.

Cette nouvelle chanson kabyle devient la bande sonore de l'intense activité culturelle et militante d'une génération de jeunes Kabyles excédée par l'arabisation massive de la société algérienne depuis l'indépendance. Désireux de faire entendre leurs droits, ils réclament l'égalité de traitement entre les Kabyles et les Arabes, et en appellent à la construction d'une réelle citoyenneté. Pour Fazia Aïtel, ce printemps berbère et la Marche des Beurs en France sont deux mouvements aux revendications opposées : « le premier tend vers la différence, si ce n'est le séparatisme, tandis que l'autre

concerne l'inclusion, sinon l'assimilation » (p. 109). Pourtant, sa démonstration détaillée de la vie associative et culturelle des années 1970 à 1980 (p. 123-152) et son analyse très juste de la figure de l'écrivain « berbère-beur » montrent précisément le contraire : les Beurs revendiquent, comme les Kabyles en Algérie, une égalité de droit et la reconnaissance de leur appartenance pleine et entière à la citoyenneté française.

Quoique la nécessité de clarifier l'utilisation des termes analogues utilisés dans des contextes différents (kabyle, *berber*, *amazigh* et au pluriel *imazighen*) soit soulignée dès l'introduction, cet aspect aurait mérité d'être davantage développé. Le mot *tamazight* serait apparu sur les pancartes du printemps berbère, mais l'auteure explique que le mot *amazigh* était déjà utilisé dans les années 1970 dans les banlieues de France, tout en précisant que ce terme a également été repris par le Président Abdelaziz Bouteflika, « qui déclare qu'il est amazigh, et que l'Algérie est amazigh » (p. 24). Si ces appellations désignent les mêmes personnes, elles apparaissent dans des contextes historiques et politiques particuliers, qui témoignent de combinaisons ou de bricolages entre identités assignées, identités auto-définies et identifications choisies. L'étude de l'évolution des identités berbères à travers le prisme linguistique – en analysant l'usage du vocabulaire – aurait significativement enrichi l'ouvrage. Fazia Aïtel indique néanmoins que l'expression « *Nek d Amazigh* » (je suis amazigh, p. 6) signifie une évolution importante, le passage du « nous » (comme dans le titre du livre) au « je » émancipé de sa communauté, passage révélant de nouveau l'aspect dynamique de l'identité *amazigh*, en permanente (re)construction selon les différents contextes socio-politiques dans lesquels elle se déploie.

En faisant le choix de s'appuyer sur des objets de création littéraire et musicale pour montrer la construction d'un espace identitaire transnational de la communauté kabyle, Fazia Aïtel signe, avec *We are Imazighen*, un ouvrage original par sa forte transdisciplinarité, voire un livre pionnier dans le champ des études berbères.

■ Armelle GAULIER